



Libération

Rentrée littéraire

La France, roman

De l'avènement de l'ère numérique
à la chronique de la dernière
présidentielle, les mutations de la
société sont au cœur de la livraison
automnale annuelle.

Fait marquant parmi les 646 romans du cru 2012, beaucoup brossent le portrait d'un monde en mutation, anxieux et démuné.

Rentrée littéraire, la société se livre



Détails de la série «Aimer lire», 2005-2012. P. O. COLLAZ ET ILLUPEL TOUSSAÏN

Par **CLAIRE DEVARRIEUX** et **ERIC LORET**

Les changements du paysage français se lisent dans la littérature de la rentrée. C'est naturellement leur enfance, c'est leur jeunesse que les romanciers arpentent en faisant l'inventaire du temps passé, mais les fractures qu'ils mettent au jour ne sont pas seulement celles de leur vie propre. Sans quitter le monde du sensible et de l'intime, **François Bon**, le champion de l'ère numérique, prend la mesure d'un basculement de civilisation à travers *Autobiographie des objets* (Seuil), un panorama qu'il a entrepris sur son site internet (www.tiers-livre.net). Aucun fétichisme dans les mythologies de Bon, qui commencent avec l'âge du nylon et se terminent avec l'image primitive de «*l'armoire aux livres*». Né en 1953, l'écrivain est de la génération de la deux-chevaux («*quatre roues sous un parapluie*») et de la DS19, du transistor, de la première autoroute et des débuts de l'ordinateur, «*l'Atari 1040 en 1988*». Il ne pleure pas les outils de l'ancien monde – le monde d'avant la dématérialisation –, il les inventorie pour mieux se souvenir de ceux qui en ont eu l'usage et la maîtrise, à commencer par le jeune homme qu'il était.

Un jeune homme des années 80, choyé par deux hommes dans un somptueux confort, ainsi se présente **Claude Arnaud**. Né en 1955, il a fêté les années 70 effervescentes dans son roman précédent, *Qu'as-tu fait de tes frères?* Pas de nostalgie pour «*la nef des fous*» dans *Brèves saisons au paradis* (Grasset), mais un regret. A l'«*avidité intellectuelle*» généralisée dans la foulée de mai 1968, a succédé «*un hédonisme exacerbé*». Il ne s'agit plus de changer le monde, mais de s'y plaire. A la fin du livre, le sida sonne le glas. C'est bien là «*l'aspect le plus triste*» de la décennie, écrit **Benoît Duteurtre** (né en 1960) dont *A nous deux, Paris!* (Fayard) évoque le début de ces mêmes années 80. Mais il préfère mettre l'accent sur la ferveur de son héros, aspiré par «*la nuit interlope*». Ses regrets à lui se portent sur le Paris actuel qu'il juge aseptisé : «*Notre époque anxieuse rêve de sécurité*».

Elle aussi «*montée*» à Paris, et ressemblant à l'auteur, la studieuse héroïne de **Marie-Hélène**

L'ESSENTIEL

LE CONTEXTE

Entre aujourd'hui et le mois d'octobre, 646 romans paraîtront, avec le souci pour les éditeurs de relancer la fréquentation des librairies.

L'ENJEU

Nombre d'œuvres s'attachent à décrire et comprendre les contours de la France.

Lafon (née en 1962) incarne la rupture la plus radicale avec l'enfance. Transfuge d'un monde rural en voie de disparition, et coupée de son milieu, elle s'exile en entrant à l'université. *Les Pays* (Buchet Chastel) s'efforce de ne trahir personne, quand il va de soi que les livres sont désormais l'unique patrie. **Serge Joncour** (né en 1961) va plus loin dans le désir de réconciliation avec *l'Amour sans le faire* (Flammarion). Un citadin (cameraman de son métier) «descend» dans le Sud-Ouest retrouver la ferme familiale (ce qu'il en reste) qu'il avait fuie. Il est rejoint par une femme qui représente encore un autre univers. Elle vient d'avoir un CDI dans une boîte, pas de chance, rachetée par un groupe. Les employées attendent une décision du tribunal de commerce en écoutant la radio, «*elles guettaient la croissance comme on espère une armée de libération*».

Partir ou rester, revenir au village après un détour par le vaste monde, ou s'inventer une «*dramaturgie identitaire*» en choisissant l'île de ses ancêtres : entre la Corse et les continents, circulant entre le local et l'universel, **Jérôme Ferrari** (né en 1968) construit *le Sermon sur la chute de Rome* (Actes Sud). Plusieurs rêves s'écroulent au sein d'une famille. L'empire colonial a vécu. L'utopie d'un bar où se seraient exercés les préceptes du *peace and love* fait long feu.

Vietnamien, il est venu étudier à Paris, a épousé une Bretonne et habité dans le quartier chinois de Belleville : le héros de *Lame de fond* (Bourgeois)

est mort, mais il réfléchit depuis sa tombe sur son absence de conscience patriotique ou nationale.

Linda Lê (née en 1963) lui prête une inquiétude : «*Paris était (jusqu'à quand?) l'endroit où il n'y avait pas eu d'émeutes raciales. Mais la montée de l'extrême droite laissait augurer ce que les journaux appelaient une ghettoïsation des minorités.*»

Grand désenchantement pour le narrateur des *Lisières* d'**Olivier Adam** (Flammarion), un écrivain. Encore un qui se trouve en porte-à-faux avec son milieu d'origine. Il passe quelques jours dans la banlieue parisienne où il a laissé ses parents et les témoins de sa jeunesse. Son père ouvrier vote FN, les copains d'avant sont fatigués : «*Je veux dire, nos parents ont pas eu la vie facile, on leur a rien servi sur un plateau, ils ont trimé toute leur vie, mais la vérité c'est qu'on s'en sort moins bien qu'eux.*» Adam (né en 1974) réfléchit sur la notion de classe moyenne, considérée comme populaire dès qu'on la voit depuis Saint-Germain-des-Prés, milieu dans lequel son personnage se sent à son tour en «*lisière*».

«*Aujourd'hui le graal, c'est un CDI à temps complet*», constate-t-on dans le roman d'Olivier Adam. **Thierry Beinstingel** (né en 1958), après *Retour aux mots sauvages* (qui paraît au Livre de poche), circule dans les zones commerciales. *Ils désertent* [Fayard], comme *l'Amour sans le faire*, est le montage alterné de deux trajectoires : une jeune chef des ventes qui saisit la chance de sa vie, et un vieux représentant solitaire, as du réas-

«Nos parents ont pas eu la vie facile, on leur a rien servi sur un plateau, [...] mais la vérité c'est qu'on s'en sort moins bien qu'eux.»

Un personnage dans «*les Lisières*» d'Olivier Adam

sort en papier peint. L'une est chargée de virer l'autre. Tout ça finira dans une librairie.

Pim, de son côté, vend de la viande dans *Comme une bête* (Gallimard). Il travaille comme un bœuf, vient de Bretagne, muni de son CAP, ouvrir à Paris «*Pim boucherie*». Dans ce roman, **Joy Sorman** (née en 1973) suit la filière viande à la trace, de l'étable au couteau en passant par l'abattoir. Elle vient par ailleurs de passer une année de ré-

sidence au Lit national, l'entreprise de literie du Pré Saint Gervais.

Emmanuelle Pireyre, enfin, choisit d'ausculter les changements sociétaux qu'on range sous le tapis ou dans les infos terrorisées de la télé : avec *Féerie générale* (L'Olivier), elle fait parler, entre autres, une jeune musulmane fan de réseaux sociaux et de *Naruto* (l'auteure, née en 1969, a prélevé des bouts de médias et de forums de discussion) qui se pose plein de questions sur le halal, Nietzsche, les chaussures à talons («*attention, ma sœur [...], le souci c'est quand on différencie plus les sœurs fashion des pieuses avant tout*») et qui, d'autre part, écrit des «fan fictions» à partir de ses personnages préférés, «*notre manière*, dit-elle en citant le gourou *cultural studies* Henry Jenkins, *de nous réapproprier notre destin dans un monde où les grands groupes mettent tout en œuvre pour voler nos mythes et raconter à notre place l'histoire de notre vie.*» Pour connaître l'origine du problème, on se fiera à **Lancelot Hamelin** (né en 1972) et son premier roman *Couvre feu d'octobre* (L'Arpen teur), retour sur la guerre d'Algérie et le malaise historique qui s'en suit. ◆

DES STARS DANS LES RAYONS



TONI MORRISON

Bref roman, *Home* s'avère d'une densité inouïe, laissant résonner les thèmes forts de Toni Morrison dans l'Amérique raciste des années 50. Prix Nobel de littérature en 1993, elle sera l'invitée d'honneur du festival America fin septembre. (Bourgeois)



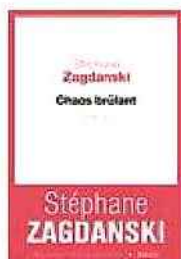
CHRISTINE ANGOT

Une semaine de vacances : un père enseigne à sa fille la fellation, la sodomie, la politesse, la syntaxe. Elle demande «*comme preuve d'amour qu'il n'y ait pas de gestes physiques*». Le texte sidérant de la rentrée. (Flammarion, en librairie le 6 septembre)



MARGAUX FRAGOSO

Tigre, tigre! est l'histoire vraie de l'auteure, née dans le New Jersey en 1979, victime d'un pédophile. Racontée à hauteur de l'amour enfantin que Fragoso lui porta, Peter, le manipulateur, y devient un personnage fascinant et doux. (Flammarion)



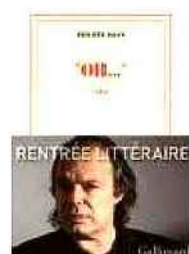
STEPHANE ZAGDANSKI

«Fuir, fuir, fuir... Jour, jour, jour...»
Chaos brûlant psychanalyse DSK.
Tout vient du tremblement de terre
d'Agadir en 1960, qui l'a transformé
en «resquilleur de la mort». Passage
de Sarkozy, alias Chouchou, en
«autiste invaginé». (Seuil)



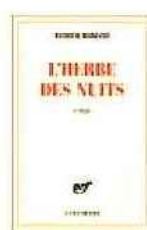
SALMAN RUSHDIE

Le 14 février 1989, Salman Rushdie
apprend qu'il fait désormais l'objet
d'une fatwa. Joseph Anton, le pseu-
donyme qu'il prend alors, donne son
titre au récit de ces années clandesti-
nes qui sort le 20 septembre dans le
monde entier. (Plon)



PHILIPPE DJIAN

Violée au début du roman, la narra-
trice de «Oh...», productrice de
cinéma, a autre chose à penser, entre
sa mère nymphomane, son père en
prison et son fils oisif. Croit-elle. Pour
la première fois, Djian se met dans la
peau d'une femme. (Gallimard)



PATRICK MODIANO

Un manuscrit perdu, une femme,
un hôtel. A l'aide d'un vieux carnet
de notes et d'un dossier de police,
le Parisien de *L'Herbe des nuits* bat le
pavé. «Il n'y a jamais eu pour moi ni
présent ni passé.» (Gallimard, en
librairie le 4 octobre)



JEAN ECHENOZ

Après trois fictions biographiques,
Ravel, *Courir* et *Des éclairs*, notre
minimaliste préféré visite dans 14
une très vieille dame connue de tous: la
Grande Guerre. A l'arrière attendent
une usine, une femme, la province.
(Minuit, en librairie le 4 octobre)



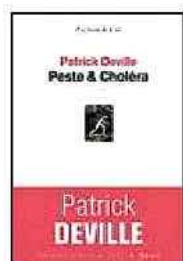
PASCAL QUIGNARD

Dans le désordre mais avec
méticulosité, Pascal Quignard livre
les volumes ciselés de sa grande
œuvre, *le Dernier Royaume*.
Les Désarmés paraît dix ans après
le premier volet qui lui valut le prix
Goncourt. (Grasset)



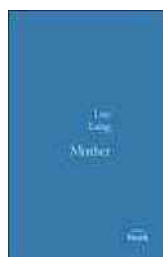
SANTIAGO AMIGORENA

Réalisateur et écrivain, Santiago Ami-
gorena poursuit depuis vingt ans un
magnifique projet littéraire autobio-
graphique qu'il nomme *le Dernier*
Texte. *La Première Défaite* est la
suite immédiate du *Premier Amour*
publié en 2006 (POL)



PATRICK DEVILLE

Un an tout juste après le remar-
quable *Kampuchéa*, Deville revient
avec le non moins beau *Peste & Cho-
léra*. Où Alexandre Yersin, en 1894,
découvre le bacille de la peste et
invente le vaccin Goncourt potentiel,
comme Olivier Adam (Seuil)



LUC LANG

Arbitraire et magistrale, la toute-puis-
sance maternelle s'exerce dans ce
roman porté par le regard du fils qui
en est le cobaye *Mother*, labyrinthe
de la filiation, montre comment est
manipulée, convoquée et répudiée
la figure paternelle (Stock)

EVENEMENT

ÉDITORIAL

Par SYLVAIN BOURMEAU

Singularité

Pour son premier roman ultracontemporain, la plus forte surprise de cette rentrée littéraire, Aurélien Bellanger s'est attaché à ce qu'il nomme «une *singularité française*», ancrant son histoire du temps présent dans l'alliance, au tournant des années 60-70, du volontarisme politique et de la modernité intellectuelle au service de la technologie de pointe. D'où ce Minitel qui servira de tremplin à l'entrepreneur de fibre dont il fait son héros. En matière de singularité, cette drôle de loterie nationale qu'on appelle «rentrée littéraire» n'a

rien à envier. Nulle part ailleurs ne trouve-t-on pareille bizarrerie qui perdure dans son économie-casino là où les industries culturelles tentent partout de domestiquer le succès. Outre la tradition folklorique, sans doute faut-il y voir l'effet bien peu rationnel d'un sport national : les prix, à commencer par le Goncourt. Mais la singularité française s'affiche aussi, et c'est autrement intéressant, à travers la production littéraire elle-même. Une spécificité sans doute paradoxalement caractérisée par sa grande variété, irréductible, n'en déplaît aux lieux communs, au soi-disant nombrilisme de la littérature française. Pour preuve, cet échantillon de romans parmi ceux qui nous ont captivés et qui tous ensemble dessinent le paysage littéraire d'une communauté imaginée.

Le premier roman d'Aurélien Bellanger balaie la révolution numérique.

«La Théorie de l'information», un puissant avatar de l'époque

«*La théorie de l'information, sans précision, est le nom usuel désignant la théorie de l'information de Shannon, qui est une théorie probabiliste permettant de quantifier le contenu moyen en information d'un ensemble de messages, dont le codage informatique satisfait une distribution statistique précise*», peut-on lire sur Wikipédia, l'encyclopédie en ligne dans laquelle une nouvelle page ne man-

quera probablement pas d'être bientôt publiée qui pourrait commenter ainsi : «*La Théorie de l'information* (roman) est un roman d'Aurélien Bellanger publié en août 2012 aux éditions Gallimard. A travers la figure d'un personnage dérivé de l'entrepreneur en communication Xavier Niel, l'auteur, qui signe à 32 ans son premier roman, saisit l'évolution singulière de la France

dans la révolution numérique, du Minitel au Web 2.0.

Il est considéré par certains comme le premier roman de l'époque Wikipédia.»

Par *la Carte et le Territoire*, Michel Houellebecq avait brillamment ouvert la voie, n'hésitant pas à y coller tels quels des paragraphes de l'encyclopédie collaborative, notamment la biographie du leader de Chasse, Pêche, Nature et Traditions, Frédéric

Nihous. Au lieu de sourire, les imbéciles avaient crié au plagiat...

Non-style. Aurélien Bellanger, 32 ans donc, qui signe son premier roman chez Gallimard en cette rentrée (*lire page 4*), connaît bien Houellebecq – l'œuvre, pas l'homme – pour lui avoir consacré il y a deux ans un essai qui, dès son titre – *Houellebecq, un écrivain romantique* –, avait le mérite d'attacher le

CRITIQUE

qualificatif adéquat à l'auteur des *Particules élémentaires*. Sa *Théorie de l'information* tranche net avec les dizaines de romans d'épigones qui, depuis *Extension du domaine de la lutte*, s'acharnent, sans succès, à faire du roman d'entreprise un genre. S'agissant de Wikipédia, Aurélien Bellanger s'aventure au-delà. Non seulement il a fait de ce site sa source principale, sinon unique, d'information pour nourrir un roman dont l'ambition est résolument encyclopédique. Mais il a choisi d'écrire en Wikipédia comme s'il s'agissait d'une langue nouvelle, comme des informaticiens écrivent en Pascal. Plus que l'écriture blanche, une écriture transparente, un non-style revendiqué ou assumé qui, pour le coup, contraste avec celui, devenu classique, du plus lyrique des écrivains contemporains. Sans doute, ceux qui pensent encore qu'il faut impérativement un style (une langue disent-ils parfois) pour faire de la littérature – comme ils pensent sans doute qu'il faut un bon coup de pinceau pour faire

de la peinture – trouveront-ils ce livre plat, voire indigne, insuffisamment littéraire. Tant pis pour eux.

Aimer. Prenons-le pour ce qu'il est : une œuvre, une pièce dit-on dans le monde de l'art contemporain où l'esthétique s'affirme souvent autrement large que dans celui riquiqui des lettres. Une pièce construite sur la trame biographique squelettique d'un héros entrepreneur, un Xavier Niel épistémique ici prénommé Pascal (tiens, tiens) à partir duquel s'appréhende la révolution industrielle qui depuis trente ans bouscule nos vies. *La Théorie de l'information* se lit comme la mise en histoire d'un temps encore présent, un récit si puissant qu'il se montre à même d'aimer l'ensemble des événements majeurs, et parfois mineurs, qui scandent l'époque. Bellanger y démontre avec intelligence, et force théorie, qu'on peut faire l'impasse sur le style et produire ce qui s'avère sans doute le roman le plus innovant, diraient les entrepreneurs, d'une très riche rentrée littéraire.

SYLVAIN BOURMEAU

«Ce roman n'aurait jamais vu le

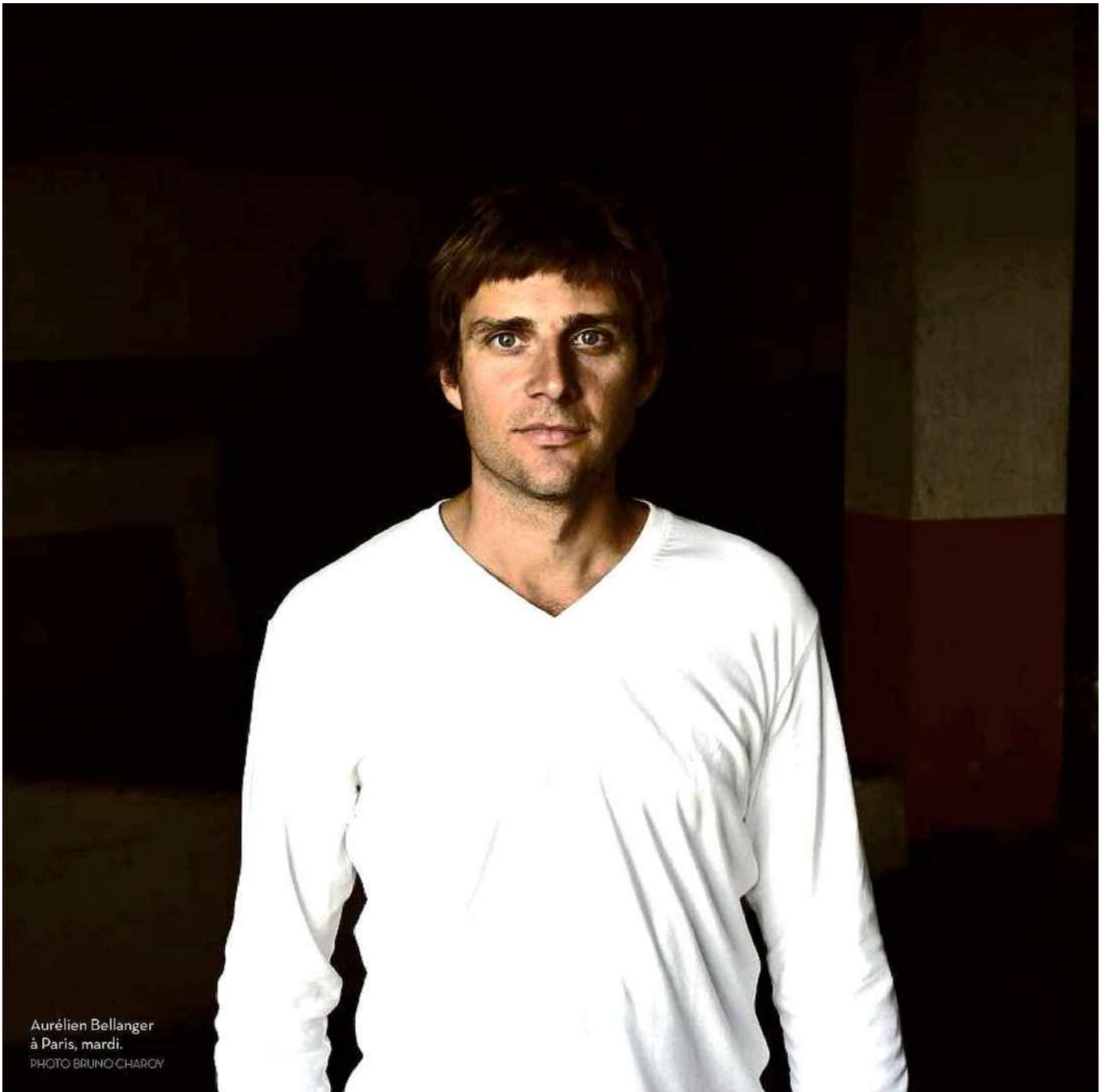
Entre Balzac, Houellebecq et Xavier Niel, Aurélien Bellanger raconte la genèse de son premier roman, «la Théorie de l'information».

Aurélien Bellanger, philosophe de formation, libraire et essayiste, fait ses débuts en tant que romancier. Il raconte.

D'où vient ce livre ?

D'une décision biographique. J'étais libraire et je me suis fait licencier pour bénéficier de deux ans de chômage en vue d'écrire un roman. Mon

premier mois sans emploi fut classique : effondrement complet, jeux vidéo en ligne, je ne faisais plus rien... Sauf lire *la Comédie humaine* de Balzac. Du coup, un ami m'a suggéré d'écrire un roman balzacien. Je me suis alors mis à la recherche d'un personnage qui ferait l'affaire. C'est comme ça que j'ai trouvé Xavier Niel. Je m'intéressais à



Aurélien Bellanger
à Paris, mardi.
PHOTO BRUNO CHAROY

jour sans Wikipédia»

L'histoire d'Internet depuis longtemps, j'avais entendu parler de la théorie de l'information dans mes études, j'avais envie de parler de l'histoire économique de la France. Je me suis vite rendu compte que ce personnage fédérait beaucoup de mes centres d'intérêt du moment.

Vous placez ce roman sous le signe de Balzac, mais ce qui le caractérise d'abord, c'est qu'il nous est extraordinairement contemporain...

Balzac est un alibi pour écrire un roman «realiste», même s'il ne l'est pas totalement, affronter un sujet à la fois social, économique, historique. C'est aussi utiliser à plein ce que permet le roman : y faire entrer un maximum de choses, théoriques ou non. Mais l'idée était d'écrire un roman contemporain, au point que cela posait parfois de drôles de problèmes, comme de savoir de quel modèle d'iPhone j'allais parler, ou si Facebook existerait encore au moment de la sortie.

Au regard de ce que brasse ce roman, on vous devine d'une incroyable curiosité...

Je m'intéresse à peu près à tout, et c'est pour cela que je suis romancier, je crois. Depuis que je suis enfant, je suis un grand lecteur d'encyclopédies. Aujourd'hui, je peux passer des heures sur Wikipédia, à sauter d'une page à une autre. J'ai même songé à dédier ce livre à ce site, mais cela aurait hélas sans doute été reçu comme de l'ironie. Je n'y ai pas pris toutes mes infos, mais si Wikipédia n'existait pas, ce roman n'aurait jamais vu le jour. Et puis aujourd'hui un romancier doit prendre en compte le fait que le lecteur est en mesure de faire du *fact checking*, de lire son smartphone à la main, pour vérifier tel ou tel détail. Cette fois, nous assistons pour de bon à la fin du narrateur omniscient. Le narrateur Wikipédia, c'est aussi un narrateur une page au hasard, d'ailleurs Wikipédia m'a sorti plusieurs fois d'impasses narratives. La logique de l'hypertexte et du clic permet de tirer de nouveaux fils, et donc de retrouver une forme de naïveté du narrateur.

Comment êtes-vous parvenu à ne conserver de Niel que le squelette de son parcours, sans jamais tomber dans le panneau du roman à clé ?

On ne connaît publiquement de Xavier Niel qu'une quinzaine de points biographiques. Ce sont les seuls dont je disposais et je n'ai fait aucune enquête personnelle, n'ai rencontré personne. J'ai simplement tenté de relier ces quelques points : d'où la citation de Leibniz en tête du roman. Ce sont de vrais faits biographiques que je relie de façon totalement fantaisiste. J'ai ainsi inventé un autre personnage.

Vous avez commencé une thèse de philosophie, dans quel domaine plus spécifiquement ?

Je faisais plutôt de la philo analytique, je suis donc plutôt critique à l'endroit de l'école française de philosophie. Mais, en même temps, j'évoluais dans une sous-branche assez rigolote, la métaphysique analytique. Par exemple, la lecture de Leibniz et de tout l'héritage métaphysique en renouant les arguments à l'aide des catégories analytiques. J'étais censé faire ma thèse sous la direction de Frédéric Neff. Ce sont des gens qui considèrent qu'on ne peut pas en rester aux jeux de langage à la Wittgenstein, que la question de l'ontologie reste pertinente, et qui, du coup, relisent tous les médiévaux. J'ai arrêté assez vite parce que je n'étais pas bon. J'aurais bien, je suis un bon lecteur de philo je crois, mais je ne suis pas du tout un bon producteur de philo.

Vous êtes nettement plus jeune que votre personnage principal. Dans quelle mesure vous êtes-vous appuyé sur des expériences personnelles ?

Le Minitel rose ou la guerre du Golfe sont des choses que j'ai vécues intensément, mais en tant qu'enfant. Les affiches des messageries font partie de mon paysage de jeunesse. Mon personnage est né en 1967, mais il commence vraiment à exister en 1980, quand je suis né. J'étais donc contemporain décalé, ce qui m'a permis d'écrire un roman pas totalement historique. J'ai fait beaucoup de recherches aussi. Je n'ai jamais joué à des jeux de rôle par exemple, j'ai donc dû me prendre la tête pour explorer ce sujet, ou celui du début des ordinateurs personnels. Et puis j'ai grandi, non pas à Velizy, mais dans une banlieue un peu similaire, donc il y avait des reminiscences, et j'ai pu transposer. Quand je parle à la fin du roman de l'apparition des Ikea comme d'entités extraterrestres, je me souviens que, quand j'étais petit, ces grands magasins bleus étaient très impressionnants.

Vous avez consacré un essai à Michel Houellebecq. Quelle influence a-t-il eu sur votre roman ?

J'ai découvert Houellebecq en 2000, par sa poésie, dans une émission de France Culture. J'ai tout de suite été subjugué, j'ai tout lu. Il y avait à l'époque un débat violent autour de lui, entre ceux qui aimaient ses livres et ceux qui considéraient qu'il n'était même pas un écrivain. J'ai beaucoup argumenté sur le sujet, au point d'avoir envie d'écrire un essai. Cela s'est avéré une bonne préparation pour mon roman, cela m'a conduit à me poser des questions comme celle de la place de l'ironie ou, plus largement, de la définition du roman. Je ne suis pas entouré de romanciers, je n'en connais pour ainsi dire pas, et je n'ai pas l'occasion d'avoir ce type de discussion sur la littérature.

Comment envisagez-vous le rôle de la littérature par rapport à la science notamment ?

Au début, j'avais des ambitions théoriques disproportionnées pour la littérature. Plus le temps passe, plus je me rends compte que le roman est une enclave qu'il faut à tout prix protéger car elle permet de tout dire, c'est un lieu où le vraisemblable supplante le veridique. Il m'arrive même de me perdre moi-même dans mes degrés d'ironie. Et puis, dans un roman, on peut suspendre son jugement et tester des choses sans trop savoir ce qu'on en pense. C'est, par exemple, ce que je fais avec le transhumanisme. C'est hyper sceptique, en fait, un roman.

INTERVIEW



Gallimard, 496 pp.,
22,50 euros

L'auteur qui a suivi François Hollande durant près d'un an en tire un récit précis mais fade.

La plate campagne de Laurent Binet

C'est un drôle d'objet, ni tout à fait littéraire ni vraiment journalistique. Un compte rendu scrupuleux, presque clinique, d'une quasi année de campagne électorale. Non dénuée d'intérêt mais pas incontournable, comme Grasset tente de le suggérer. *Rien ne se passe comme prévu*, de Laurent Binet, tient plus de la curiosité. L'auteur, récompensé par le Goncourt du premier roman en 2010 pour *HHhH* (récit de l'«*Operation Anthropoid*» qui, en 1942, a permis d'éliminer l'inventeur de la «*Solution finale*», Reinhard Heydrich), s'est glissé dans les pas de François Hollande d'octobre 2011 à mai 2012 et raconte cette aventure sous la forme d'un journal. Une idée



Grasset, 306 pp., 17 euros.

semble les avoir complètement scotchés » L'écrivain se présente comme un observateur subjectif, ancien prof, fils de communiste et plus proche des thèses de la gauche que de celles du Parti socialiste. Mais il faut avoir lu ses interviews pour le savoir. Son regard est assez froid sur ce spectacle quotidien

qu'est la conquête du pouvoir. A plat. Presque désincarné. Les mots avant les émotions.

Loges. Parfois l'enchaînement des dialogues et petites phrases permet de donner une idée assez précise de la tragédie qui s'est jouée au long du premier semestre de cette année. Ainsi, le compte rendu de cette soirée du 26 janvier dans les studios de France 2 avant, pendant et après le débat Hollande-Juppé. L'intérêt n'est pas dans la retranscription du débat entre ces deux bêtes politiques mais plutôt dans le récit de l'ambiance à l'intérieur des loges. Une cour d'école.

Le cœur de ce récit n'est pas tant Hollande que tous les autres : sa cour, sa compagne, ses conseillers, mais aussi la nuée de journalistes et photographes attachés à lui.

qui lui est venue en regardant *The West Wing* à la télévision, célèbre série narrant le quotidien d'un président américain, et proposée à Hollande via Valérie Trierweiler, qui avait interviewé Binet pour *Paris Match* à la parution de *HHhH* «*Scotchés*». Le cœur de ce récit, ce n'est pas tant Hollande, ce qui est déjà une info en soi, que tous les autres : sa cour, sa compagne, ses conseillers, mais aussi la nuée de journalistes et photographes attachés à lui. Parmi eux, Binet épingle surtout les commentateurs, décrits souvent comme des êtres chahuteurs, capables de passer du désamour à son contraire au gré des sondages ou des meetings. Les nombreuses pages consacrées au «*retournement*» du Bourget le montrent bien. Mais là, comme s'il voulait se mettre au niveau de ces gens qu'il ne paraît guère estimer, le style faiblit. Exemple, à propos de la fameuse envolée de Hollande contre la finance : «*Les mecs [les présentateurs et les éditorialistes, ndr] sont totalement admiratifs, spécialement de son angle d'attaque qui*

«*Tous sont écroulés de rire quand on voit un vieux film où Jospin fourre une saucisse cocktail dans la bouche de Hollande qui fait le caneton [] Hollande, toujours à l'écran. Le changement. Tous (en faisant le geste débile du clip) c'est maintenant ! Moscou, inquisiteur. Qui l'a pas fait l'autre jour ? Marisol Touraine lève le doigt. Bartolone, cafetier. Vincent non plus ! Peillon. Hein ? Ah oui, non, pas moi* » Bref, de nombreux passages sont à l'avenant. C'est amusant. Une désacralisation radicale du monde politique et journalistique. Ces 306 pages permettent-elles au moins d'en savoir un peu plus sur Hollande ? Pas vraiment. A part certains flashs. Ainsi page 256 : «*Valérie Trierweiler "il [Hollande] ne veut pas seulement le battre [Sarkozy], il veut l'écraser"* » Rien à voir avec le récit que Yasmina Reza a fait de la campagne 2007 de Sarkozy (*l'Aube, le soir ou la nuit*) ou la surexcitation, l'impatience de l'homme affleuraient des premières lignes, imprégnant tout le texte.

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

0d71255953f0180a52d84ea48c0b65842c73666d198237